



la photographie  
dominique baqué

## SCÉNOGRAPHIES DE L'ÉTRANGE USES OF THE UNCANNY



Cui Xiuwen. « Angel n°4 ».  
C-print. 170 x 90 cm.  
(Court. Galerie Dix9, Paris)

### NUE, LIBRE, GLORIEUSE

Avec la série *Angel*, la Chinoise Cui Xiuwen joue elle aussi, quoique dans un tout autre registre, sur les ambiguïtés du vivant et de l'artificiel. Un seul modèle : une jeune femme asiatique à la peau très blanche et aux pommettes trop rosées par le maquillage, telle une poupée de porcelaine, casque de cheveux noir jais, vêtue d'une virgine robe blanche. Et surtout, enceinte. Enceinte si jeune, sans être épouse, la faute est encore impardonnable dans la Chine contemporaine, et l'artiste entend bien interroger ainsi le statut socio-culturel d'une femme toujours minorée, péjorée, dominée par la Loi et le pouvoir mâle.

Ici, démultipliée à l'infini par l'artefact de Photoshop, la jeune mère se découpe sur un ciel trop bleu, presque oppressant de pureté, et baisse le regard, comme si lever les yeux était, déjà, un acte de rébellion... Ailleurs, de façon plus explicite et sur un mode symbolique, une pyramide de corps mêlés – toujours le même modèle – tente d'escalader les murs de la Cité

interdite, emblème du pouvoir absolu pour, enfin, accéder au dehors. À la vie. Mais, rendue à sa solitude, allongée, le ventre gravide, la jeune Chinoise laisse échapper une larme. Est-il si douloureux d'être une femme chinoise aujourd'hui ? Sans homme, de surcroît ? Il est permis de le penser. Dans *Sanjie*, étonnante réinterprétation en vidéo de la *Cène* de Léonard de Vinci, c'est d'une autre oppression qu'il est question : la jeune adolescente qui réinvestit chaque rôle, chaque posture des treize personnages, porte au cou un foulard rouge, symbole des Jeunes Pionniers : autre forme d'aliénation, celle du communisme totalitaire. On sait que Cui Xiuwen a connu l'abîme, faisant l'expérience personnelle de la folie avant de parvenir à transférer son énergie dans la photographie et la vidéo. Comme si, oui, la mise au pas constamment réitérée de la femme pouvait mener à la folie...

D'où la plus récente des séries, *Emptiness*, qui abandonne les couleurs saturées pour le noir, le blanc, et tout

un subtil nuancier de gris, et aborde la question de la dualité : de soi au monde, de soi à soi. La Cité interdite a fait place aux rudes paysages enneigés et montagneux de la Chine du Nord, tandis qu'un mannequin artificiel et une jeune Chinoise se regardent, s'affrontent, luttent, se réconcilient.

Sur un fond de montagnes qui doit beaucoup à la peinture à l'encre traditionnelle chinoise, l'artiste – convertie au bouddhisme comme une salvation – dialectise « moi subjectif » et « moi objectif » en des mises en scène parfois morbides, parfois violentes, parfois apaisées. Ce que dit fort bellement la vidéo en noir et blanc *Toot*, où Cui se met en scène telle une immobile momie, enveloppée de la tête aux pieds de papier toilette – métaphore de la femme soumise au regard et au pouvoir masculins –, jusqu'à ce qu'une douce pluie désagrège lentement la gangue de papier, et fasse enfin surgir une femme nue, libre et glorieuse.

**NAKED, FREE, GLORIOUS**

In her *Angel* series, Chinese artist Cui Xiuwen plays on the ambiguous relation of living to artificial. Her register, though, is different. Her sole model is a young Asian woman with pure white skin and cheeks too pink for any makeup, like a porcelain doll with a helmet of jet-black hair, dressed in a virginal white dress. Above all, she is pregnant. So young, and unmarried, such pregnancy is still a major misstep in modern China. The artist is questioning the socio-cultural status of women in a country where they are still second-class citizens, dominated by men's laws and male power.

Here, multiplied ad infinitum by the trickery of Photoshop, the young mother stands out against an unnaturally blue sky which is almost oppressive in its purity, and looks at the ground, as if raising her eyes would already be an act of rebellion. Elsewhere, more explicitly and symbolically, a pyramid of mingled bodies—the same girl—tries to scale the walls of the Forbidden City, that emblem of absolute power, in order to get outside. To reach life. But, alone once again,

the gravid young Chinese girl, now lying down, sheds a tear. Is being a Chinese woman really so tough nowadays? Especially when you have no man. It seems reasonable to think so.

In *Sanjie*, a remarkable video remake of Leonardo da Vinci's *Last Supper*, another kind of oppression is in play: the young teenager playing each role, posing as each of the thirteen characters, has a red scarf round her neck, a symbol of the Young Pioneers. Here is another form of alienation: totalitarian communism. We know that Cui Xiuwen experienced the abyss of madness before she managed to channel her energy into photography and video. Yes, it is as if the constant trammeling of women could lead to madness.

Hence the most recent series, *Emptiness*, which forsakes those saturated colors in favor of black and white and a subtle palette of grays. It addresses the question of duality: self and world, self and other self. The Forbidden City has given way to the rugged snowy mountain landscapes of North China, while an artificial mannequin and a

young Chinese woman eye each other, clash, fight and make peace. Against a mountain backdrop which owes a great deal to traditional Chinese ink painting, the artist—who has sought salvation in Buddhism—dialecticizes the “subjective self” and “objective self” into stagings that are sometimes morbid, sometimes violent, and sometimes soothing. All this is beautifully expressed in *Toot*, a black-and-white video in which Cui is wrapped from head to toe in toilet paper like a mummy—and in an image of female subjection to the male gaze—and lies there until gentle rain soaks and peels her paper coating and the naked woman can break out, free and glorious.

Cui Xiuwen, galerie Dix9, Paris (16 novembre 2010 - 26 février 2011).